

1 – La rencontre

La jeune femme grattait la terre gorgée d'eau. Formant des blocs d'argile lourds et poisseux, la bêche déchirait le sol avec peine. Le dos douloureux, Laurie Céneste se releva et s'appuya sur son outil. Elle massa ses reins en posant son regard sur l'ensemble du paysage : le vallon dans lequel ruisselait un filet d'eau boueuse, suite à une série d'averses printanières, était bordé de chênes bourgeonnants et un vent frais, capricieux, frôlait leurs branches dans un murmure languissant.

Le col défait et le visage en sueur, Laurie porta son attention sur le fond du vallon plongé dans une semi-obscurité de sous-bois denses et humides. Une buse venait de fendre l'air et, aussi vive que sa proie, resurgit derrière un groupe de merisiers à peine fleuris, un jeune lapin entre ses griffes. La jeune femme sourit. D'un geste nerveux, elle essuya son visage d'un revers de main. Elle fit un tour sur elle-même et, les yeux mi-clos, prit une grande inspiration, accueillant en elle, l'espace d'un instant, tous les parfums de la vallée.

Sa main entrouverte, qui laissait l'air caresser ses doigts meurtris par le manche de l'outil, reçut le baiser doux et humide du vent et elle se mit à rire. Les effluves sauvages en pleine effervescence chatouillaient ses narines et la jeune femme murmura :

– *Mousse, écorce, glands, bourgeons, fleurs...*

Elle expulsa soudain son souffle chargé de goûts et d'odeurs, ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Un rayon de soleil, qui arrosait un carré du vallon, effleura les boutons d'un buisson d'aubépine et révéla l'éclat bleuté du guidon de la bicyclette qu'elle avait oubliée là, quelques jours auparavant. D'un geste lourd, elle lâcha son outil et admira son travail avant de se diriger vers son vélo.

Une parcelle avait été labourée dans l'idée d'augmenter la production de maïs. Depuis quelques jours, Laurie s'acharnait à déterrer les grosses pierres de cette terre sauvage et calcaire. Labeur épuisant mais qui ne déplaisait pas à la jeune femme : pouvoir échapper aux corvées quotidiennes de la maison et être maître de soi-même ne serait-ce que pour quelques heures... Les douleurs parcourant son dos et glissant sourdement sur ses reins en valaient bien la peine !

Et puis, il y avait ce vallon. Laurie avait toujours aimé cet endroit retiré, pelotonné contre un duvet de feuillus et truffé de petites grottes mystérieuses. Tout ce cher paysage baignait dans une nuance angélique de vert, gris, roux et de brun composant un parfait équilibre.

Elle leva la tête vers un vieux cèdre dominant la forêt de sa cime rongée et tendit l'oreille. Au lointain, le carillon des cloches du village de Prats-du-Périgord sonnait midi et la jeune femme sentit les premières crampes d'estomac. Elle attrapa son panier et en sortit une bouteille de cidre à moitié vide, reste du repas de la veille. S'approchant des buissons d'aubépine, elle s'installa sur le petit rocher contre lequel elle avait posé son vélo.

Elle allait entamer le contenu de son panier quand une voix jaillit d'une colline verdoyante se jetant au pied du vallon, et chevaucha la cime des arbres pour atteindre le buisson d'aubépine. Laurie se leva et, de sa main libre, fit de grands gestes vers la petite tache bleutée qui dévalait la pente d'un pas léger.

Quelques instants plus tard, une jeune femme brune aux grands yeux gris courait à vive allure vers sa sœur cadette qui l'attendait, les bras ouverts.

– *Emilie ! Tu es de retour !*

– *Laurette ! J'ai pris le train de neuf heures.*

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et se détaillèrent du regard en gloussant de plaisir.

- *Comme tu es belle dans cette robe de ville !*
- *Ne dis pas de bêtises, c'est un vieux tablier !*

Les deux sœurs éclatèrent de rire et, bras dessus, bras dessous, gagnèrent le sentier qui menait à la ferme.

- *Et ton vélo ?*
- *Tu veux dire ton vélo ? Bah ! Je le récupérerai demain...*
- *Laisse-moi prendre ton panier.*

La proposition d'Emilie fut accueillie par un baiser. Les yeux clos, Laurie se laissa guider par le pas sûr de sa sœur.

- *Comment va Bordeaux ? Et Eugénie ?*
- *Bordeaux se porte très bien sans moi... et Eugénie est toujours aussi coquette ! Elle t'attend à la ferme.*
- *Et tes études ?*

Les yeux gris se voilèrent. Emilie observa un bosquet d'arbres qui arborait des bourgeons tendres et se retourna, le sourire aux lèvres.

– *Je... je n'ai pas envie d'en parler. Ah, ma Laurine, regarde comme la vie est verte et juteuse ! Ton vingtième printemps ! Il faut que nous fêtions cela !*

- *Mais ce n'est pas encore mon anniversaire !*

Taquine, Emilie poussa sa jeune sœur vers le bas-côté :

- *Aha ! Tu vas faire le marché toute seule !*

Prise au jeu, Laurie se mit à rire et disparut derrière le petit mur de pierre qui délimitait la propriété.

Deux robes fouettées par le vent apparurent dans la cour de la ferme. Laurie, précédée d'Emilie, se mit à gambader sur l'herbe avec des pantomimes ridicules qui arrachèrent de gros rires à Simon, l'aîné de la couvée Céneste. Le jeune homme, qui l'attendait sur le seuil de la maison, attrapa une main au vol et lui lança :

- *Laurette, t'es un vrai pitre !*

Une voix sortant du fond de la cuisine les ramena à la réalité et une odeur de fricassée, à l'urgence de la situation. Soudain, ce fut la débâcle : Emilie, qui venait à peine d'entrer, fut balayée d'une traite par sa jumelle, Eugénie qui prit Laurie dans ses bras en riant, tandis que Paul s'était précipité, fourchette en main, à la place d'honneur, non loin de la cheminée.

Il y eut encore quelques bousculades, des rires et des exclamations puis un silence complet régna dans l'air chargé d'effluves épicés, après que Mathilde, leur mère, eut apporté la soupière et deux belles poules qui avaient mijoté toute la matinée. Un silence de plomb pesait sur hommes et bêtes. Dans le cantou¹, une grosse bûche de châtaignier, coupée deux ans auparavant, crépitait et gémissait pour agoniser dans de grosses implosions sourdes qui ajoutaient à la gravité du moment. Laurie déclencha une alerte générale en criant :

– *Garde-moi la cuisse, maman !*

– *Ah non ! La dernière fois, je ne l'ai déjà pas eue !* rétorqua le benjamin, menaçant Laurie de sa fourchette.

Simon donna un grand coup de pied en direction de Paul qui, après avoir considéré l'affaire, déclara que l'aile avait meilleur goût que la cuisse. La jeune femme lui adressa un regard reconnaissant. Laurie avait toujours été sa préférée, celle dont il était le plus proche.

L'avenir de la propriété familiale reposait sur les épaules de Simon et ce rôle ne lui allait que trop bien. Trop, oui, car derrière ce caractère sûr s'épanouissait un amour pour les belles choses, une sensibilité peu commune, fruits d'une enfance heureuse. Simon était un homme droit mais rêveur et cette dernière particularité était connue de toute la famille, ce qui valait de belles soirées animées sur les dernières trouvailles du damoiseau. On le taquinait, on le titillait avec grand plaisir, ne serait-ce que pour assister à cette fabuleuse transformation du visage lorsqu'il répondait par un sourire.

^[1] Cheminée périgourdine

– *On dirait un ange !* avait décrété la grand-mère Lucie, en le voyant sourire, le visage tendu vers l'hostie, à sa première communion.

Cette réputation étouffa sa vie d'enfant. Lorsqu'il atteignit le statut d'adulte, la grand-mère était vieille et fatiguée ; personne ne reprit la flamme, même si on n'en pensait pas moins. Simon avait hérité de la sagesse de son père. Et la sagesse lui souffla, ce midi-là, que l'aile était meilleure que la cuisse pour un gringalet comme son frère...

Les Céneste étaient des gens simples et heureux. Raoul, le père, bûcheron de métier, avait repris cette propriété de cinquante hectares dont sa femme avait hérité à leur mariage. Malgré les longues journées de travail, on gardait toujours en soi la joie de se retrouver autour d'un bon dîner et de rire de bon cœur sur quelques aventures récemment vécues. Mathilde et Raoul étaient des gens sages et prévoyants : puisque la ferme reviendrait à Simon, ils avaient, durant des années, mis du bien de côté en prévision du partage de l'héritage, opération délicate dans les familles nombreuses. Mais l'entente égale qui régnait entre les enfants faciliterait, fort heureusement, la procédure.

Contrairement à ses sœurs, qui faisaient des études de pédagogie et de droit, Laurie avait une vision plus complexe de son avenir : la diversité et les nuances l'avaient toujours attirée. Avide de savoir et curieuse de tout, Laurie jonglait entre sa vie de fille de ferme et son univers secret dans lequel elle gardait jalousement une soirée d'automne près du chêne de la maison, le rire de Paul enfant, ou le murmure cristallin d'un ruisseau qui s'écoule dans les sillons de la terre. Elle pouvait tout autant s'étonner devant une aquarelle pensive exposée sur le marché ou devant les mille facettes d'un silex ramassé par un beau matin de soleil, tout étincelant de bleu, blanc et gris-argent. Car Laurie aimait les cristaux, leurs nuances, leurs reflets, leur homogénéité transparente. Même si elle ne connaissait pas leur nom compliqué, elle aimait les contempler, les toucher, les sentir, les réchauffer ; leur donner vie.

La jeune fille n'avait pas une idée concrète de ce que serait son avenir, mais elle sentait qu'il serait unique, diversifié et étonnant... à sa

propre image.

– *Nos existences sont le reflet de nos âmes*, disait sa grand-mère.

Elle en avait l'intime conviction.

– *Laurie !*

La voix caverneuse de son père la ramena dans le feu de l'action d'où elle s'était extirpée, le regard séduit par les braises gémissantes du foyer. Elle se redressa un peu et passa une main sur les mèches brunes qui encadraient son visage. Ainsi, elle ressemblait beaucoup à sa mère. Mathilde, sensible à ce geste familial, couva sa fille d'un regard triste. Elle mesurait soudain à quel point les années avaient filé et chargeaient un peu plus ces instants de souvenirs de jeunesse qui, peu à peu, s'effritaient, laissant place à trois belles jeunes femmes, si différentes les unes des autres. Car elles étaient bien jolies, les filles Céneste !

Rondes de visage et les traits prononcés, Emilie et Eugénie avaient de grands yeux clairs. Avec son air espiègle et ses taches de rousseur, Emilie excellait dans l'art de titiller sa cadette avec ce plaisir unique qui la rendait belle.

Les jumelles ne cachaient pas leur amour pour la bonne cuisine et arboraient fièrement une carrure bien faite et des rondeurs savoureuses. Malgré leur étonnante ressemblance, elles étaient aussi différentes que le jour, de la nuit. Le tempérament autonome d'Eugénie l'avait poussée à quitter la demeure familiale juste après son passage au lycée. Elle avait obtenu le soutien de l'oncle Jean, frère aîné de Mathilde et avocat à Bordeaux, qui avait mis un point d'honneur à la prendre en charge.

Eugénie aimait mettre en valeur sa beauté à grand renfort de robes et de maquillage et aspirait à fréquenter la haute société. Sa sœur, plus secrète, était sobre et sage. Aussi, des liens secrets et subtils soudaient Emilie et Laurie qui, depuis toujours, s'étaient comprises et complétées.

Laurie était la réplique, mais affinée, de sa mère : une abondante chevelure brune ambrée encadrait un visage fin et parsemé de taches

de rousseur. Le front dentelé de mèches fines et désordonnées glissait vers de beaux yeux sombres. Elle n'était pas très grande, mais son corps mince regorgeait de vitalité. Sous les vieux vêtements difformes ayant appartenu à sa sœur aînée, son corps manquait encore de formes définies et hésitait à s'épanouir, bien emmitouflé dans ses replis d'enfance.

Mathilde prétendait que sa cadette était « *en retard* », mais sans inquiétude car elle savait l'intelligence et la finesse de caractère de Laurie : le reste suivrait. Il arrivait même que Raoul, le père, surnomme parfois sa fille : « *Petit bourgeon* » avec un accès de tendresse dans sa voix sourde et profonde. De « *bourgeon* », on était passé à « *bourdon* », ce qui déclenchait l'hilarité générale et un large sourire sur les lèvres de l'intéressée.

– Laurie !

– Papa ?

Raoul se leva en poussant sa chaise d'un mouvement brusque.

– Ça ne va pas ? Tu es toute pâlotte...

Il en profita pour poser une bûche sur les braises.

– Tu as attrapé du mal ? demanda la mère en servant la tisane au tilleul dans les verres.

– Paul, va chercher le miel !

Le benjamin se leva prestement et revint avec un pot de la récolte de l'été précédent. Il se pencha vers sa sœur et versa une cuillère dans le verre fumant.

– Bois, *pitchounette*¹... commenta Mathilde en jetant des coups d'œil inquiets vers son époux, debout devant le cantou.

– Il ne faudrait pas que tu nous attrapes la mort, hein ? eh bien, dis quelque chose...

[1] «petite» en patois

Tirée d'une longue réflexion, le regard posé sur les braises, Laurie avait à peine suivi la conversation et ce n'est qu'une fois qu'elle eût touché le verre qu'elle se rendit compte qu'elle frissonnait et que la tête lui tournait. Elle s'entendit répondre :

– *Je... ne me sens pas très bien...*

Emilie se pencha et posa ses lèvres sur le front brûlant de sa sœur :

– *Elle a de la fièvre ! certifia-t-elle. Et regarde ses yeux...*

– *Et le petit des Duchet qui a eu la pneumonie y'a un mois ! s'exclama Mathilde en se levant, Simon, emmène ta sœur dans sa chambre ; Eugénie, va chercher le docteur !*

Simon la souleva et disparut dans les escaliers tandis qu'Eugénie enfila son manteau. Un silence morne plana sur Paul, Emilie et les parents. Raoul se racla la gorge et, en sortant chercher du bois, lança :

– *C'est sûrement qu'un coup de froid. Fait pas chaud dans le vallon ; elle a dû se dévêtir un peu trop. C'est vite fait à cette saison. Ne t'inquiète donc pas !*

Ces mots à l'intention de sa femme eurent l'effet souhaité et, s'asseyant lentement, elle regarda le verre de tilleul de Laurie d'un air las.

– *Il a sûrement raison, maman ! Ne t'inquiète pas. Tu connais Laurie ; lorsque je suis allée la voir, elle avait retroussé ses manches et ouvert son chemisier comme en plein mois de juin,* confirma Emilie en lui adressant un sourire timide.

Fermement décidée à ne point montrer l'inquiétude qui lui tordait le ventre, elle rassembla toutes ses forces et, se levant, monta les escaliers à pas discrets.

Le docteur arriva dans la demi-heure qui suivit, le front plissé et le souffle court. Depuis quelques semaines, les rumeurs couraient de village à village sur des cas de pneumonie se répandant comme une traînée de poudre. Les familles nombreuses, alarmées, tremblaient pour leurs enfants. Traitée tôt à l'avance, la maladie pouvait être vaincue ; mais un état de faiblesse quelconque augmentait les risques.

Le médecin salua la famille et monta dans la chambre, suivi de Mathilde. Simon n'était pas redescendu. Elle ouvrit la porte pour laisser entrer l'homme et sa trousse médicale qu'il ouvrit nerveusement en marmonnant quelques mots de salutation aux personnes présentes dans la pièce. Laurie était très pâle, les yeux clos et la tête en feu. Après l'avoir longuement examinée, le docteur se redressa, les traits détendus, et annonça en bordant la jeune malade :

– *Belle grippe !*

On entendit clairement le son de soupirs libérateurs et Simon dévala les escaliers pour annoncer la nouvelle aux autres membres de la famille, debouts devant le feu, le regard absent :

– *C'est une grippe ! Ah, la drôlesse ! Ça lui apprendra à se découvrir comme en plein cagnard !*

– *Espérons que ça lui serve de leçon !* lança Paul, réellement soulagé par la nouvelle.

Raoul ferma les yeux un court instant et lâcha un long soupir en essuyant une goutte de sueur d'un revers de manche. Eugénie sortit une bouteille de cidre et en versa un peu dans chaque verre. Puis elle prit le dernier verre et gravit les marches d'un pas solennel.

Les yeux entrouverts, Laurie trempa ses lèvres dans la boisson pétillante et remercia d'un sourire.

– *Repose-toi maintenant,* lui souffla sa mère en fermant la porte derrière le petit groupe.

* * *